

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 32 (1894)
Heft: 47

Artikel: Onna vatse à rebou
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-194592>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Lui fait-on une proposition devant sa moitié, il cherche un gouvernail dans son coup-d'œil, une boussole dans l'expression de ses traits, et rarement il se trompe à ces signes télégraphiques dont il a l'habitude.

Va-t-il, le dimanche, savourer en famille le plaisir de la promenade, sa femme pimpante marche en avant-garde avec l'ainé des enfants. Mais le pauvre époux reste en arrière avec un autre enfant sur le bras droit, traînant avec le gauche un chariot qui contient son cadet et quelques provisions; sa canne est suspendue à sa boutonnière et vient caresser ses genoux; son visage angoissé sue la corvée par tous les pores; en vain il implore un pas plus modéré, il faut qu'il subisse les tourments du pas accéléré de sa femme.

Le soir, au retour, et lorsqu'il serait heureux d'alléger un peu son fardeau, la femme place encore les deux plus grands enfants dans le chariot, à côté de bébé. Le mari porte moins, il est vrai, mais il tire davantage. Maman lui met en outre à la main un énorme bouquet de fleurs des champs et s'empare de son bras vacant sur lequel elle s'appuie avec délices. Et c'est ainsi, qu'après avoir savouré les plaisirs de la promenade, papa regagne son logis.

LE COQUEMAR. — Ceux de nos lecteurs qui ont été élevés à la campagne ou qui l'ont souvent visitée, ceux qui connaissent les cuisines de village, liront avec plaisir la charmante description qui va suivre, due à la plume de Petit-Senn, à laquelle nous empruntons ces croquis :

Le coquemar est le héros de la batterie de cuisine, celui des ustensiles de ménage le seul indispensable par son utilité constante; aussi, lorsqu'une jeune domestique suisse se marie, c'est le premier cadeau de noce qu'elle reçoit; en effet, quelle que soit la position gênée des nouveaux conjoints, il est impossible d'imaginer qu'ils n'aient pas de l'eau à bouillir.

Le coquemar, constamment pendu à la crémaillère, à cheval sur un tison, ou les pieds dans la braise, quand vous avez un rhume, une indigestion, vous portez les premiers secours, avant même que le docteur soit arrivé; grâce à lui, vous avez promptement, eau sucrée, infusion de tilleul, de camomille, etc.

L'importance du coquemar étant constatée aux yeux de tous, qu'il me soit permis de donner quelques éloges à son extérieur plein de rondeur et de bonhomie. Ses formes rappellent un peu les nôtres; il ressemble, surtout en profil, à un petit homme replet et cambré, et cela est si vrai que, étant enfant, j'avais notre coquemar en horreur parce qu'il offrait le portrait frappant du garde-

champêtre de notre commune avec lequel j'avais eu quelques difficultés.

Le coquemar tient compagnie. Avant d'arriver à l'ébullition, l'eau qu'il renferme occasionne une série de bruits harmonieux qui ne sont point sans charme et qui ont pu donner la première idée du *concerto*. Qu'on écoute attentivement ces sons filés et soutenus qui indiquent que l'eau tiédit! n'est-ce pas une image fidèle des notes graves de l'*adagio*? Puis, quand l'ébullition arrive, qu'on observe cette suite de traits brillants, ces gammes chromatiques, cette évaporation de triples croches! tout cela ne vous semble-t-il pas comme à moi le patron sur lequel fut taillé le *rondo allegro*?

Cette mélodie domestique a le grand mérite de ne rien coûter; le coquemar, peu semblable aux musiciens ordinaires, n'a besoin que d'eau pour se mettre en train, et suivant la disposition où notre âme se trouve, cette harmonie lui fait éprouver les plus agréables sensations. Que de fois j'ai rêvé au bruit d'un coquemar en belle humeur! Et qu'y a-t-il là de singulier? Tous les jours les poètes ne rêvent-ils pas au murmure des eaux, aux sifflements des vents, au frémissement des feuilles agitées par la bise...? Les glouglous du coquemar ne valent-ils pas ceux-là?

Qu'on ne reproche point au coquemar d'être ventru, ce ne sont point des repas ministériels qui lui valent cette honorable prééminence; ce ne sont ni truffes ni bons morceaux qui causent cette utile obésité. Il est ventru parce que le chaudronnier l'a fait ainsi pour le bien de l'humanité souffrante.

Si c'est le premier meuble dont une famille ait besoin, c'est aussi le dernier dont elle se prive, et ces mots : *Ils ont vendu leur coquemar*, expriment le plus haut degré de misère d'un couple malheureux.

Le coquemar, enfin, est le symbole de la frugalité; il tempère les accommodages, jette sa salutaire influence dans des sauces trop épicées, intervient partout comme modérateur, et les bouillons de plus d'un restaurateur en vogue sont là pour témoigner de la vérité de mon assertion.

LA FLANELLE. — Que de flots d'encre ont coulé de la plume des auteurs pour chanter l'amour, qui nous attire bien des maux, tandis que ces messieurs n'en ont pas consacré une seule goutte pour vanter la flanelle, qui nous préserve de tant de douleurs! La flanelle qui reste adhérente à notre peau lorsque les illusions de la vie nous abandonnent les unes après les autres! La flanelle, qui, dans un siècle où tant d'abus échauffent le sang, où tant de journaux nous font

suer, nous préserve des transpirations arrêtées et des pleurésies!

Quand le choléra approchait, que la peur nous galopait tous, quel préservatif plus efficace que la ceinture de flanelle nous fut-il recommandé par nos docteurs?... Le péril est passé, sans doute, mais il peut revenir, et j'ai gardé, avec ma ceinture, la reconnaissance que je lui dois.

Quoi de plus utile que cette étoffe pour nous défendre contre l'atmosphère perfide dans laquelle nous vivons; pour braver impunément ces transitions si subites, si dangereuses du froid au chaud et *vice versa*!

Dans un navire, il n'y a qu'une planche qui nous sépare de l'abîme; de même il n'y a souvent que ce frêle tissu entre la mort et nous, lorsqu'au sortir d'un bal nous sommes exposés au souffle glacé de l'hiver. Oui, la flanelle repousse catarrhe, sciatique, rhumatisme et tant d'autres fléaux, qui s'arrêtent à la surface de la laine protectrice et ne parviennent point jusqu'à nous.

Ah! comment n'y tiendrions-nous pas, puisqu'elle est, à la lettre, ce qui nous touche de plus près? A l'aurore de la vie, une tendre mère nous entoure d'amour et de flanelle; dans l'adolescence, forts de notre vigueur printannière, nous quittons avec mépris l'étoffe qui enveloppa notre enfance, nous en parlons avec irrévérence, légèreté; mais plus tard, nous sommes ramenés à son culte par les premières atteintes du rhumatisme; nous avons recours à elle comme à ces amis sûrs qu'on oublie dans la prospérité et qu'on retrouve toujours les mêmes aux jours mauvais.

Nous admirons ces anciens chevaliers couverts de casques, de brassards et de cuirasses. Ils devaient reluire au soleil comme des casseroles étamées et aveugler leurs ennemis avant de les tuer. Combien, pour ma part, j'aime mieux ces bonnes gens entourés de molleton et de flanelle! Car ceux-là pensent moins à massacrer les autres qu'à se conserver eux-mêmes, et le seul sentiment que j'éprouve à leur aspect, c'est l'envie d'être pourvu de vêtements chauds, moelleux, pacifiques et philanthropiques.

Onna vatse à rebou.

A n'on tir cantonat pè Orba, y'a dza on part d'annâies, y'avâi, coumeint dein totès lè grantès fêtès, tota 'na reintse dè sartinbanques et dè comédiens, que fasont on brelan d'einfai po atteri lè dzeins: y'avâi dè cliâo bedoumès contrè quoui faut accoulli dâi paumès, po lè féré betetiulâ; dâi pipès à déguelhi et à épéclliâ avoué dâi flobai, dâi panoramas, dâi petits tsévaux dè bou, dâi z'ertiulès et ne sé quiet oncora. Lâi avâi assebin onna baragua ein lans iô y'avâi écrit su la porta qu'on vayâi dedein onna vatse

qu'avai la teta iò lè z'autrès aviont la quiaua. Mâ fâi cein eintrigavè lè dzeins dè vairè cé monstro. On a bin z'ao z'u vu dâi z'agnès avoué cinq tsambès et mémameint duè tètès; mâ onna vatse à rebou, que viquessâi, cein ne sè vâi pas soveint. Assebin lè dzeins aviont coâte dè cein vairè et sè depatsivont dè sailli onna demi-batz po poai eintrâ. Mâ on iadzo dedein, tè ràodzâi lo comerce! l'etiont robâ à tot fin. Cilia vatse étai tot bounameint onna vatse que, verivè la quiaua à la retse.

— Eh coquien, voleu, meinteu! se y'ein a que fasont à gaillâ que la mon-travè; et lâi volliâvont recliama l'ao z'ardzeint. Mâ lo lulu étai on farceu qu'avai onna pliatena dào diablo et què l'ao fasâi :

— Qu'âi-vo à recliama? Vo vâidè cein que y'a dè marquâ su la porta. Est-te la vretâ, oï à na?

Adon lè dzeins sè mettiont a rirè, et po ne pas ètrè solets attrapâ, fasont, ein saillisseint, à cliâo qu'etiont défrou; « Allâ cein vairè! »

Petits conseils. — *La chevelure.* Il est une très mauvaise pratique pour les cheveux: c'est l'usage régulier de l'eau et des ablutions savonneuses ou non. Ces habitudes sont une des principales causes de la calvitie précoce. Sous l'influence de l'eau, la racine du cheveu se gonfle et finit par faire tomber le cheveu lui-même; de plus, celui-ci devient terne, sec et cassant.

Les ablutions, si on veut les pratiquer, doivent être faites au plus une fois par mois avec de l'eau de son tiède, dans laquelle on fera dissoudre quelques cristaux de borax.

Quels sont les cosmétiques qu'il faut employer? A proprement parler il n'y en a point. Cependant l'utilité d'imprimer à la chevelure une direction harmonique et de rendre la coiffure plus facile rend nécessaire l'usage des pommades et des huiles. Mais les pommades rancissent très facilement pour la plupart et laissent sur la tête un résidu compact et résineux toujours nuisible. Quant aux huiles, elles sont également susceptibles de rancir, mais moins facilement (surtout l'huile de ricin, qui est assez stable) et d'ailleurs elles n'ont pas l'inconvénient de laisser sur la tête un magma visqueux.

La glycérine possède les propriétés physiques des huiles sans avoir l'inconvénient de rancir; mais ce qui doit en restreindre l'emploi pour la chevelure, c'est qu'elle est loin d'assouplir et de lustrer les cheveux; elle les ternit plutôt et les agglomère. Une assez bonne préparation pour les cheveux et la barbe, au point de vue hygiénique, est le mélange connu du public sous le nom de *brillantine*; c'est de l'alcool à 86° dans lequel on dissout un dixième de glycérine bien pure ou d'huile de ricin très récente, et que l'on parfume à volonté.

(Dr E. MONIN).

On estiusa.

Quand l'est qu'on ne fâ pas cein qu'on dussè féré, on tsertse on estiusa, tant crouie que le sai, po lo mondo. Y'a adé

sta diablia dè concheince que bordenè on bocon; mâ y'ein a que la savont féré câisi.

Dou gaillâ qu'etiont z'u agottâ lo novè pè la pinta, l'ont trovâ tant bon que l'ein ont fitâ quatre demi-litres. Quand l'ont tapâ po féré lo compte et que l'ont démandâ diéro dévessont, lo someillé l'ao z'a de : trois demi-litres, 1 fr. 20.

Lè gaillâ sè sont vouâti et l'ont payi on franc veingt.

— Tot parâi, cein n'est pas tant justo, fâ ion dè leu, à quoui sa concheince reprodivè l'afféré, kâ n'ein ein bo et bin bu quatro.

— Eh bin vâi, repond l'autro; mâ ne faut rein derè, sein quiet se lo carbatier sâ que lo someillé s'est trompâ, cein fâ-râi bramâ cé pourro valottet.

Et l'est dinsè que po féré soi-disant onna bouna-agchon, que cein l'ao z'a servi d'estiusa, lè dou compagnons sè sont esquivâ dè payi on demi.

Entre voisins. — C'était la veille des *Brandons*. On sait que ce jour-là est jour de fête dans de nombreuses localités du Jorat; le soir, sur toutes les collines environnantes, brillent des feux de joie, et dans chaque maison la ménagère fait préparer les beignets, qui crépitent et se dorment dans le beurre chauffé sur la braise.

Une brave femme désireuse de fêter les *Brandons* comme tout le monde, mais dont la toupine de beurre était à sec, s'adresse à sa voisine en ces termes :

Etiutâ, Marienne, se te vâo mè laissi cudirè mè bougnets dein ton bâro, tè laisséri cudirè ton lard dein mè tchoux.

TRADUCTION: « Ecoute, Marienne, si tu veux me laisser cuire mes beignets dans ton beurre, je te laisserai cuire ton lard dans mes choux. »

Boutades.

Un jour, à table, un philosophe incrédule disait, devant le R. P. Lacordaire, qu'il ne croyait point en Dieu, parce qu'il ne croyait qu'à ce qu'il comprenait.

— Vous ne comprenez pas, lui dit le célèbre dominicain, comment le feu fait fondre le beurre et durcir les œufs, ce qui ne vous empêche pas de croire aux omelettes...

Joseph s'est endormi si profondément en attendant son maître, que celui-ci a pu rentrer et se coucher sans qu'il se dérangeât. Enfin, il se réveille, et constatant l'heure :

— Il ne rentrera donc pas, ce vieux singe là!

Une voix sort de l'alcôve :

— Tu peux te coucher, mon ami, le vieux singe est rentré.

Calino, après maintes vicissitudes, vient de se faire admettre comme maître d'étude chez un chef d'institution.

A peine entré en fonctions, il s'adresse en ces termes aux élèves de la classe qui lui est confiée :

— Attention, messieurs : je vais faire l'appel... Mais, au fait, ce serait peut-être un peu long; simplifions... Que les absents veuillent bien lever la main !

Un monsieur très pressé, furieux même, hèle un fiacre qui s'approche :

— Cocher! à la course. Rue Bréda, 105, au troisième !

La soirée annuelle, organisée par la **Société française de bienfaisance** au profit de sa caisse de secours, réunit toujours un nombreux public. On ne saurait, il est vrai, coopérer d'une façon plus agréable à la bonne marche de cette intéressante institution. C'est pour mardi, au théâtre; le programme est des plus attrayants. Nous y remarquons : un drame en vers, de Manuel, *Les Ouvriers*, joué par la Société littéraire; un *Assaut d'armes*, dirigé par M. Dufour, professeur; une comédie en vers, de Pailleron, *Le Parasite*, jouée par la Société de Belles-Lettres; un monologue dit par M. Scheler, etc., etc. — Pendant l'entr'acte, buffet tenu par les Dames patronesses. — Billets en vente chez MM. Tarin et Dubois.

Concert du Chœur d'hommes. — Le vingt-deuxième concert annuel du *Chœur d'Hommes de Lausanne* aura lieu vendredi prochain 30 novembre, à 8 heures du soir, dans le temple de St-François. Pour ce concert, le *Chœur d'Hommes* s'est assuré le concours de M. Antoine Sistermans, célèbre baryton, un des premiers chanteurs de concert de l'Europe. Un orchestre de 45 musiciens, dont le noyau est formé par l'Orchestre de la Ville et de Beau-Rivage, accompagnera les principales productions.

Le programme, presque entièrement nouveau pour notre ville, a été étudié avec le soin qu'apporte M. Langenhan à toutes choses, et le *Chœur d'Hommes* retrouvera certainement vendredi ses succès des 2 et 3 mars.

THÉÂTRE. — La représentation de jeudi a été un nouveau succès. Nos acteurs, et tout spécialement Madame Chovel, MM. Scheler et Dorival, ont fort bien interprété la belle comédie d'Alexandre Dumas, *Francillon*. Une mise en scène très soignée, — grâce à l'obligeance de la maison Heer-Cramer, — a aussi contribué à la bonne impression qu'ont remportée tous les spectateurs. — Demain, dimanche, l'*As de trèfle*, drame en cinq actes et huit tableaux. Rideau à 8 heures. — Jeudi prochain : **Durand et Durand.**

L. MONNET.

**AGENDAS DE BUREAUX
POUR 1895
Papeterie L. Monnet
3, PÉPINET, 3**

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLOU-DHOWARD.